

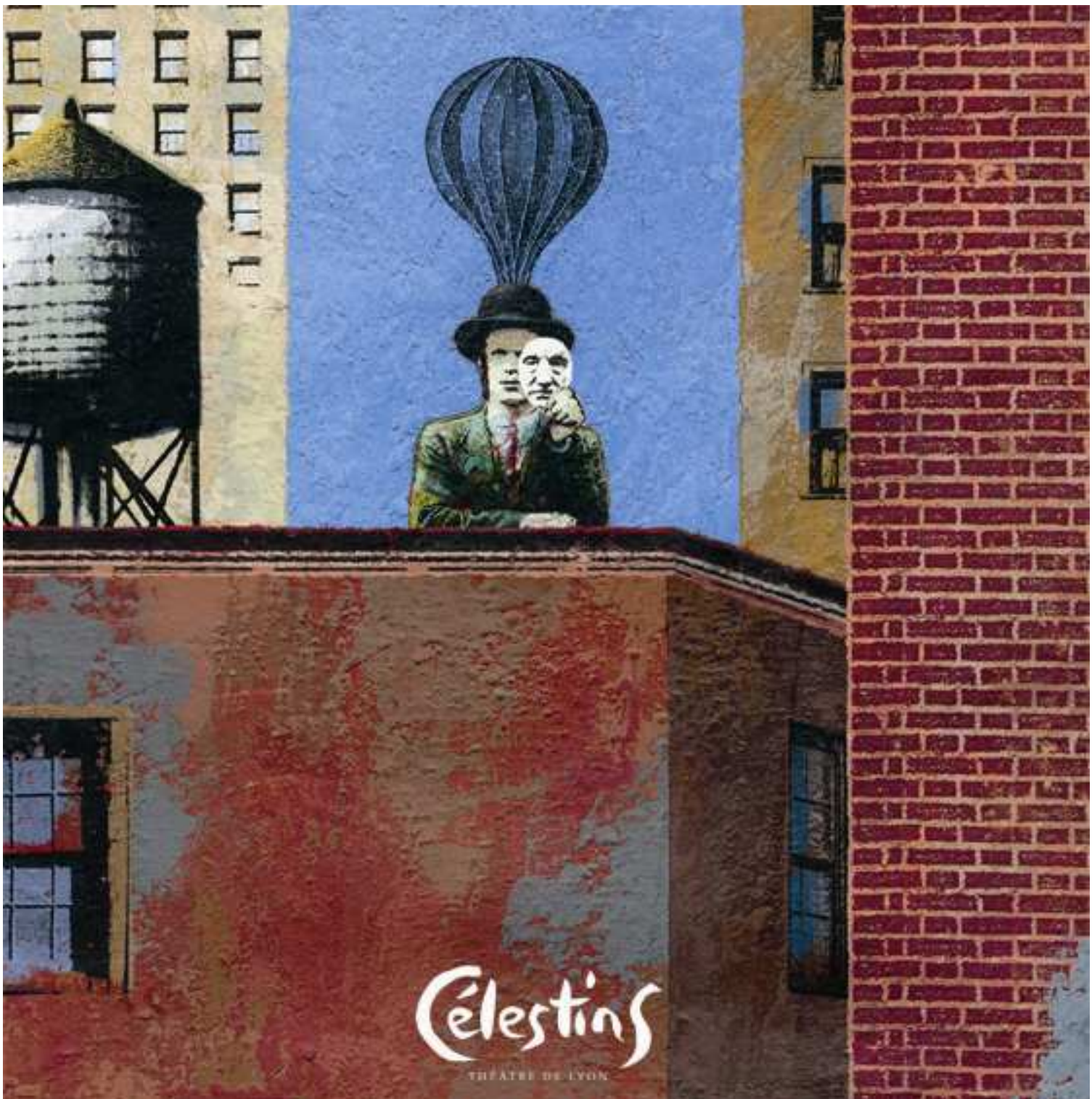
Du 25 mars au 4 avril 2009

74 GEORGIA AVENUE

précédé de LES MARCHANDS AMBULANTS et LE VIEUX JUIF

De Murray Schisgal

Texte français et mise en scène Stéphane Valensi



Du 25 mars au 4 avril 2009

74 GEORGIA AVENUE

précédé de LES MARCHANDS AMBULANTS et LE VIEUX JUIF

De Murray Schisgal /

Texte français et mise en scène Stéphane Valensi

Avec

Marc Berman,

Paulin F. Fodouop,

Guilaine Londez,

Stéphane Valensi

Assistante mise en scène - Anne-Lise Maurice

Scénographie - Jean Haas

Lumières - Pascal Sautelet

Costumes - Cidália Da Costa

Maquillages - Cécile Kretschmar

Son - Ghédalia Tazartès

Coproduction :

Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis - Centre Dramatique National, Scène Indépendante Contemporaine, Sobas Productions, Cie Stéphane Valensi

Avec le soutien de Euro RSCG C&O, de la Fondation du Judaïsme français, de l'Association Européenne pour la Culture Juive, et du Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC Ile-de-France)

Pièces représentées par l'agence Drama

L'identité est au cœur de la quête des personnages de Murray Schisgal, coscénariste du célèbre *Tootsie* écrit pour Dustin Hoffmann. Graves et intimes, les questions d'identité sont toujours traitées avec humour, distance et élégance. L'auteur new-yorkais évoque avec une confondante drôlerie les grandeurs, les échecs du rêve américain, l'homme confronté à l'exil et à l'oubli. Souvent artiste plus ou moins talentueux, le personnage de Schisgal joue à se transformer en l'autre : l'autre prospectif qui permet d'imaginer un destin heureux, l'autre nostalgique, spectre d'un passé qui ne cesse de ricocher. À mi-chemin entre la satire, l'absurde et le micro-drame poétique, ses comédies s'organisent autour de moments incertains où le destin se fait ou se défait. L'autre c'est l'américain, celui qu'aspirent à devenir les deux héros fraîchement débarqués dans *Les Marchands Ambulants* ; mais l'autre c'est aussi *Le Vieux Juif* qui revit l'espace d'un instant dans la solitude d'un meublé. Dans *74 Georgia Avenue*, c'est le fantôme, celui qui toujours fait retour.

La soirée rassemble ces trois pièces parmi les plus autobiographiques de Schisgal. Elle s'achève au *74 Georgia Avenue*, adresse où Schisgal passa effectivement son enfance new-yorkaise. Dans cet appartement qu'occupait la famille Rabinowitz, dans le quartier juif de Brooklyn, vit désormais Joseph, un homme noir. Moishe, devenu Marty, revient sur les lieux de son enfance. Au fil des répliques cinglantes et drôles de ce sublime face à face, Joseph et Marty retrouvent un passé commun au-delà de leurs différences sociales, ethniques et religieuses. Le spectacle se teinte alors de cette couleur si singulière du New-York des années 20, mêlant restes de suie de la vieille Europe et lumières cinématographiques du nouveau monde.

NOTE D'INTENTION

Faire revivre les morts, faire parler l'autre à travers soi : source du théâtre, enjeu et paradoxe du comédien, que l'on retrouve dans le théâtre de Murray Schisgal où jouer et vivre vont de pair. Jouer pour vivre et accéder à soi comme autre possible.

Chez Schisgal l'habit fait le moine, les personnages jouent de leur identité et de celle des autres. Poussé par la nécessité, chacun emprunte le parcours du comédien de la coulisse au plateau sans bouger de la scène de sa propre vie.

Triptyque sur les migrations urbaines et les mystères de l'identité, *Le Vieux Juif* (1965), *Les Marchands ambulants* (1978), *74 Georgia Avenue* (1989) montrent les liens secrets qui se tissent tels des motifs sans cesse repris dans l'œuvre de l'auteur new-yorkais.

Histoires d'un passé singulier qui resurgit, histoires d'ici et d'ailleurs, histoires d'éternels recommencements, elles ont une portée universelle.

La voix de Schisgal est inimitable. Elle est confondante de drôlerie, de vérité. Quelque part entre Tchekhov et Beckett, elle revisite toutes les figures du théâtre. Ces pièces — peut-être les plus autobiographiques de l'auteur — évoquent les grandeurs, les échecs du rêve américain, explorent l'humain confronté à la solitude et à l'oubli.

Elles renvoient chacun à ses propres questions sur l'identité et la conscience de soi.

Jeux de masques, jeux de miroirs et travestissements rendent compte de fraternités souterraines, de solidarités de territoire. Dans *74 Georgia Avenue*, ces petites métamorphoses qui confinent au chamanisme, témoignent de l'esprit des choses revenant souffler sur les vestiges d'un monde ancien, porteur d'un sourire ou d'un secret. Joseph, le fils du gardien est dépositaire d'une mémoire qui n'est pas la sienne et qu'il s'approprie en la restituant à celui qui l'a précédé, là où il vit.

Les villes comme les identités, terreaux de nos espérances, sont mouvantes, les quartiers disparaissent, se reconstruisent, la mémoire est vacillante et pourtant des trésors réapparaissent là où on ne les attendait pas.

Nous voudrions en travaillant au plus proche de la magie du plateau nu, pouvoir composer successivement trois espaces loin de toute reconstitution naturaliste.

La scénographie de Jean Haas tend à restituer dans un geste épuré l'univers des docks, des meublés et intérieurs du New-York pauvre. L'unité plastique sera ainsi dégagée grâce à plusieurs panneaux mobiles/murs de brique qui offriront des perspectives, des axes sur lesquels viendront s'adosser les trois fables de Schisgal. Trois occasions de tracer des aires de jeu et d'illusion pour les acteurs où deux d'entre eux seront invités à passer d'une histoire à l'autre.

La lumière de Pascal Sautélet et l'univers sonore composé par Ghédalia Tazartès seront les vecteurs de transition d'une histoire à l'autre. L'espace confiné et reclus du meublé du *Vieux Juif* s'ouvre sur l'espace du dehors, du large. *Les Marchands Ambulants*, c'est alors la rumeur de la ville, un film en noir et blanc accompagné du son lointain d'un piano de bastringue. Évocation de l'univers burlesque des comédies américaines des années 30. Résonances des musiques klezmer et jazz (revisitées) qui évoquent les grandes vagues d'immigration du début du XX^e siècle.

L'œuvre de Schisgal est une exploration au cœur de l'humain. Elle pose dans le style de la comédie — avec des personnages typés et excessifs — la question de la continuité et de la discontinuité de l'héritage culturel, la question de l'identité dans la diversité.

Stéphane Valensi

Le Vieux Juif (extrait)

« Quand on se souvient, on est contraint à la haine ; c'est peut-être ça la tragédie. Mais que peut faire une personne avec cette haine en lui ? User de violence, nous savons tous que c'est un crime. Et faire des discours... Ils vont penser avoir à faire à un aliéné et l'enfermer. C'est certain. Il n'y a qu'une chose permise à un tel homme. C'est de rire. Oui, de rire. »

Les Marchands Ambulants (extrait)

Cornelius : La première chose que vous devez faire...

Shimmel : Oui ?

Cornelius : C'est vous acheter un nom américain.

Shimmel : M'acheter un nom américain ?

Cornelius : C'est absolument essentiel. Et je vais vous dire autre chose, voisin : c'est votre jour de chance. Il se trouve que j'ai plusieurs noms américains qui sont justement à vendre.

Shimmel : Mais qu'est-ce qui ne va pas avec Shimmel Shitzman ?

Cornelius : Shimmel Shitzman ? Vous allez faire rigoler le pays tout entier avec un nom pareil. Vous savez comment je m'appelais en sortant du bateau ? Elias Crapavarnishkes.

Shimmel : Il y avait un juge de la province de Lvov qui s'appelait Crapavarnishkes. Il était très respecté.

Cornelius : Votre juge Crapavarnishkes ne trouverait même pas un boulot de balayeur ici. La première chose que j'ai faite en sortant du bateau, c'est m'acheter un nom flambant neuf. Et depuis lors, j'ai dépassé mes rêves les plus fous.

Shimmel : C'est fantastique. Quel est votre nom américain ?

Cornelius : Cornelius J. Hollingsworth.

Troisième du nom.

Shimmel : Troisième du nom ?

Cornelius : Exact. Ca m'a coûté quinze dollars avec l'initiale au milieu et le trois au bout. J'aurais pu avoir John Smith pour cinquante cents mais sans la lignée. Alors qu'est-ce que vous en dites ? J'ai Andrew Hamilton pour six cinquante, Thomas Hathaway, six dollars et quinze cents, Samuel P. Stone, cinq dollars sans les taxes...

Shimmel : Je suis désolé Mr Hollingsworth. Je ne pourrai pas changer de nom. Nous le portons dans la famille depuis des générations. Je suis né Shitzman, et je crois qu'il me faudra mourir Shitzman.

74, Georgia Avenue (Extrait)

Marty : Pourquoi conserves-tu ces vêtements ?

Joseph : Ils font partie de mon enfance, de mon histoire.

Marty : Nous sommes deux.

Joseph : Parfois j'enfile une veste, je mets une kippa... elles m'aident à passer la nuit.

Marty : Elles font ça comment ?

Joseph : Elles me rappellent différentes... personnes. Mon père. Ma femme avant qu'elle... les vieux Juifs qui priaient dans la synagogue quand j'étais gosse. Je crois qu'elles me rappellent surtout les vieux Juifs. Je peux les entendre et les voir et en quelque sorte être avec eux.

Marty : Je ne comprends pas.

Joseph : Moi non plus. Mais ça me fait du bien de ne plus être moi-même pour un moment et de prier d'une manière différente.

Marty : Tu pries en Hébreu ?

Joseph : Ne me demande pas comment je fais, vieux, mais il me semble bien. Les mots doivent venir de quelque endroit de ma mémoire ou ils doivent venir simplement de quelqu'un d'autre.

Marty : Attends, tu me fous les jetons. Qui ce serait ce quelqu'un d'autre ?

Joseph : Qu'est-ce que tu veux que j'en sache. J'essaie juste de te dire ce que je ressens quand j'enfile ces vêtements.

Marty : Montre- moi...

Extraits d'une rencontre avec Murray Schisgal, le 20 mars 2007 au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (Paris), animée par Armelle Héliot, avec Jean-Claude Grumberg et Robert Bober.

Stéphane Valensi « Ces pièces ont une beauté, une résonance, quelque chose de très profond et qui questionnent vraiment des sujets auxquels nous sommes beaucoup confrontés aujourd'hui à travers la politique, la presse, les débats publics... la question de l'immigration, la question du communautarisme, la question de l'identité. Comment s'intégrer avec une identité qui est la sienne dans un pays qui n'est pas le sien et comment arriver à faire s'entrechoquer ces cultures ?

Je pense que ces pièces de Schisgal posent avec beaucoup de subtilité ces questionnements et sans y apporter de réponses, offrent chacune à leur manière une intelligence, qui peut être profitable à tous. Elles nous montrent également combien le désir de réconciliation et de fraternité dont Murray Schisgal parle est vivace dans son œuvre. Une œuvre profondément optimiste, profondément tournée vers l'humanité, vers ce qui est capable de nous rassembler ou de nous réconcilier au-delà de nos différences.

ces questions sur le... qu'est-ce qu'être juif, qu'est-ce que l'identité, qu'est-ce que la mémoire, qu'est-ce que l'oubli, qu'est-ce que c'est qu'être juif en se souvenant de ce que l'on est, qu'est-ce que c'est qu'être juif un petit peu malgré soi, en traînant comme ça des fantômes derrière soi et parfois oublieux de son propre passé... Ces questions-là sont vraiment prises à bras le corps de manière incomparable dans l'œuvre de Schisgal et c'était enfin lui rendre un juste hommage que de l'amener ici au Théâtre Gérard Philipe. »

Murray Schisgal « Peut-être qu'un de mes héros personnel est Kafka. Une fois que j'ai eu lu Kafka, j'ai su que la seule manière de me protéger était l'humour. L'humour vous protège du monde. Et si Kafka peut écrire *La Métamorphose*, où le héros se réveille un matin et se trouve transformé en cafard, le ridicule de la situation éclaire son sentiment de solitude, en tant qu'artiste et en tant que juif. Et je crois que tous les écrivains juifs partagent cet instinct parce qu'ils savent que s'ils veulent survivre, ils s'en tireront mieux en faisant une bonne blague. Dans l'Allemagne nazie, on ne pouvait pas s'en tirer avec une blague, mais dans les sociétés capitalistes, une blague non seulement peut sauver votre vie, mais elle peut aussi vous faire gagner votre vie. En fait je ne sais pas pourquoi j'écris comme je le fais, vraiment pas, tout ce que je sais c'est que cela m'amuse. Ça m'amuse d'entendre mes personnages me dire ce qu'ils ont envie de dire, pas ce que j'ai envie de dire. Donc si j'écris et que ça se passe bien, mes personnages m'autorisent à intégrer leur monde. Je ne peux pas mieux dire. »

Jean-Claude Grumberg « Cette manière justement de parler d'identité, de jouer avec, qu'on retrouve dans *74 Georgia Avenue*, cette légèreté et en même temps il y a comme une démonstration de l'absurdité du monde dans lequel on vit, c'est à dire de vouloir se cramponner, se classer. Justement dans le discours qui est devenu oppressant aujourd'hui sur l'identité, une pièce comme les Chinois, je sais pas en quelle année il a écrit ça mais ça

répond exactement au problème de... c'est à dire par la dérision et l'humour, on répond mieux que par des discours que par une étude, voilà... en fait les philosophes ne sont pas ceux qu'on croit. C'est un philosophe qui ne philosophe pas. C'est à dire c'est le lecteur qui après avoir lu, ou le spectateur qui va se poser des questions philosophiques. (...)

J'ai été beaucoup formé par les auteurs juifs américains et puis j'ai découvert qu'avec ces auteurs juifs américains, il y avait d'autres auteurs qui n'étaient pas juifs mais qui avaient cette faculté de parler des petites gens, voilà. De parler de l'histoire du monde à travers le vécu de nos parents, de nos voisins, comme Malamud. Je pense que la formation a été commune, je dirai aussi Tchekhov. Est-ce que cela aide à écrire ? Je pense que ce qui aide à écrire, c'est effectivement de se lire dans les œuvres des autres tout en étant différent parce que le vécu de chacun est différent. Tout à l'heure tu parlais de l'universalité (à *Armelle Héliot*), je pense que plus on parle de son vécu, plus on parle de ses problèmes plus on est universel, plus on risque de devenir universel et que viser l'universalité ce n'est pas la bonne méthode. »

Robert Bober « À plus de soixante ans mon premier bouquin a été publié et je n'ai pas voulu écrire de scénarios mais un livre, j'avais besoin des mots sur une page, et j'ai écrit, je me suis rendu compte, ça n'était pas volontaire, ce sont des choses qu'on s'explique après, que je parlais de mes années d'enfance, d'adolescence, et de jeunesse et successivement enfin les trois livres que j'ai écrit tournent autour de cette période. Alors on m'a dit pourquoi voulez vous revivre vos années d'adolescence et de jeunesse et en fait je répondais jusqu'à présent non je ne veux pas les revivre, j'essaie de les comprendre et puis j'y repensais parce qu'hier soir on m'a posé encore une fois de plus cette question et depuis hier soir j'ai réfléchi, donc j'ai bien fait d'aller hier soir au théâtre, comme quoi on se nourrit de tout et en fait je crois que si j'ai voulu parler de ces années-là, et ce sont les pièces de Murray Schisgal qui m'ont très certainement renvoyé à ça, c'est parce qu'en fait ces années-là, ce sont les années où mes parents vivaient encore, c'était une manière de les rendre présents et je crois qu'on est les passeurs d'une période et que si on se met à écrire, c'est peut-être pour prolonger quelque chose des gens, d'un milieu que l'on a connu et que si on a la chance de s'en souvenir, eh bien il faut en parler voilà, et puis passer, passer, passer cette chose pour peut-être prolonger ceux qui ne sont que des souvenirs, ou qu'on croit n'être que des souvenirs. »

« Murray Schisgal, une petite musique new-yorkaise »

« Dans les années 60, à l'heure où de nouvelles esthétiques bouleversent les habitudes théâtrales de l'Amérique, Murray Schisgal signe ses premières pièces à mi-chemin entre la satire, l'absurde et le micro drame poétique. La dérision va sous sa plume se poétiser car Schisgal est de ceux qui croient à la magie du théâtre et de l'Amérique. Murray Schisgal est l'une des voix new-yorkaises les plus authentiques de ces cinquante dernières années... Ses personnages, véritables émanations de l'esprit de New-York parlent le langage de la vieille Europe acculturée : ils sont le produit d'une histoire. Chez Schisgal on charrie son histoire. À jamais.

C'est en cela que l'identité est toujours au cœur de la quête du personnage. Souvent artiste, plus ou moins talentueux, le personnage de Schisgal joue à se transformer en l'autre : l'autre prospectif qui permet d'imaginer un destin heureux, l'autre nostalgique spectre d'un passé qui ne cesse de ricocher...

Des drames intérieurs qu'il met en scène, il explore le comique tendre, la bienveillance sardonique. Ses comédies s'organisent autour de moments incertains, d'instant où le destin se fait ou se défait. C'est cet entre-deux, entre deux identités, entre deux amours, qui préoccupe Schisgal. On comprend dès lors pourquoi il affectionne tant les formes courtes, particulièrement propices à la capture de l'instant.

Le jeu de rôle, le travestissement, l'illusion, autrement dit le théâtre pour dire le réel, le faux pour dire le vrai : c'est autour de ces axes que s'élabore une dramaturgie centrée sur le personnage et l'acteur. Schisgal croit au théâtre : le théâtre c'est l'instrument de la vérité. À travers ce jeu de rôle compulsif, l'on devine aussi le vestige d'un jeu d'enfant, le désir d'évasion, la nécessité d'aller dans l'ailleurs que propose le théâtre pour peut-être mieux retrouver la réalité : je ressens le très fort besoin de ne pas vivre perpétuellement et en continu dans le monde réel... le besoin de vivre dans une autre sorte de réalité.

Chez Schisgal, l'échappée dans l'imaginaire n'est jamais loin de la vérité du personnage ni de la vérité de la vie : dans sa poésie, l'in vraisemblable n'est pas l'autre du réalisme. Il en est la matière même. »

Élisabeth Angel-Perez,
Professeur à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV)
Avant-scène Théâtre (mars 2007)

MURRAY SCHISGAL - auteur

Né en 1926, Murray Schisgal est l'auteur de nombreuses pièces et scénarios.

Il commence sa carrière en 1960, lorsque *Le Tigre* et *Les Dactylos* furent créées à Londres — avant New-York et une carrière internationale.

Son théâtre se situe à la croisée de l'avant-garde et du vaudeville, et apparaît comme le digne héritier de l'absurde et du nonsense britannique.

Depuis 1967 il écrit également des scénarios pour la télévision et le cinéma (*Tootsie* en 1982, réalisé par Sydney Pollack et qui remporte de nombreux prix et un succès public international). Il travaille aussi dans une société de production en association avec Dustin Hoffmann.

Tandis que les pièces de Murray Schisgal connaissent un retentissement international, c'est Laurent Terzieff qui le découvre le premier en France et c'est par son entremise que Stéphane Valensi (qu'il dirigeait dans l'un de ses spectacles, *Dernières Lettres de Stalingrad*), a pris connaissance du *Vieux Juif* qu'il met en scène aujourd'hui avec deux autres pièces.

Créées en France au Théâtre de Lutèce, au Lucernaire, au Vieux Colombier, au Montparnasse, au Théâtre de l'Atelier, reprises à la Gaîté-Montparnasse ou à la Comédie des Champs-Élysées, les pièces de Murray Schisgal sont pour la première fois accueillies dans un Centre Dramatique National.

STEPHANE VALENSI - metteur en scène, comédien

Avec ces trois pièces de Murray Schisgal, qu'il a traduites, Stéphane Valensi signe sa première mise en scène.

Avec Patrick Haggiag il a joué dans *Un Opéra pour Térézin* de Liliane Atlan, *Trilogie du Revoir* de Botho Strauss, *Les Cinq Rouleaux*, *Le Chant des chants* traduits par Henri Meschonnic, *Circonfession* de Jacques Derrida.

Il a joué aussi *Comédie* de Beckett, *Les Hauts Territoires* de René Zahnd mis en scène par Henri Ronse.

Il a travaillé avec Jean Gillibert *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski, *Athalie* de Racine, *Les Barbares*, *Le Mort-Homme*.

Avec Michel Guyard *Andromaque* de Racine, *La Poche Parmentier* de Georges Perec. Avec Fabienne Ankaoua *La Métamorphose* de Kafka à l'Institut Français de Prague. Il joue aussi dans *Fragments* de Murray Schisgal dans une mise en scène de *Philippe Ferran*, dans *Ruy Blas* et *Lucrece Borgia* de Victor Hugo par *Jean Martinez*. On a pu le voir récemment dans les spectacles de Patrick Haggiag, *Le Canard sauvage* de Ibsen, et Laurent Terzieff *Dernières lettres de Stalingrad*.

Il tourne avec Julien Kojfer, Bruno Cohen, Myriam Aziza, Évelyne Dress, Maurice Frydland.

Il travaille régulièrement pour France Culture.

Il joue actuellement *Le Cid* de Corneille, dans une mise en scène d'Alain Ollivier.

Il traduit actuellement d'autres pièces de Murray Schisgal (*Le ministre japonais du commerce extérieur*, *Rédemption*, *Queenie*, *A need for less expertise*).

CALENDRIER 10 REPRÉSENTATIONS

MARS

Mercredi 25	20h30
Jeudi 26	20h30
Vendredi 27	20h30
Samedi 28	20h30
Dimanche 29	16h30
Mardi 31	20h30

AVRIL

Mercredi 1	20h30
Jeudi 2	20h30
Vendredi 3	20h30
Samedi 4	20h30

Relâche le lundi

RENSEIGNEMENTS - RÉSERVATIONS

Tél. 04 72 77 40 00 - Fax 04 78 42 87 05 (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)
Toute l'actualité du Théâtre sur notre site www.celestins-lyon.org



CONTACT PRESSE

Magali Folléa

Tél. 04 72 77 48 83 - Fax 04 72 77 48 89

magali.follea@celestins-lyon.org

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et photos des spectacles sur notre site www.celestins-lyon.org

Les Célestins, Théâtre de Lyon sont soutenus par le cercle des entreprises mécènes :

Premier membre fondateur



Membre associé

D&RH - AVOCATS
Droit & Ressources Humaines

Membre ami



Mécène de projet

